Collomb, Gérard & Jolivet, Marie-José (dir.). —
Histoires, identités et logiques ethniques

Corinne Forest

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14305>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.14305
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 23 novembre 2011
Pagination : 999-1001
ISBN : 978-2-7132-2299-3
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Corinne Forest, « Collomb, Gérard & Jolivet, Marie-José (dir.). — *Histoires, identités et logiques ethniques* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 204 | 2011, mis en ligne le 16 décembre 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14305> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14305>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Collomb, Gérard & Jolivet, Marie-José (dir.). — *Histoires, identités et logiques ethniques*

Corinne Forest

RÉFÉRENCE

COLLOMB, Gérard & JOLIVET, Marie-José (dir.). — *Histoires, identités et logiques ethniques. Amérindiens, Créoles et Noirs Marrons en Guyane*. Paris, CTHS (« Le regard de l'ethnologue»), 2008, 221 p., bibl.

- 1 Marie-José Jolivet, enseignante-chercheure à l'École des hautes études en sciences sociales, directrice de recherche à l'Institut de recherche pour le développement, et Gérard Collomb chargé de recherche au CNRS, membre du Laboratoire d'anthropologie des institutions et des organisations sociales (LAIOS) ont coordonné cet ouvrage illustrant la complexité et la dimension multiculturelle de la société guyanaise d'aujourd'hui. À travers ces textes, il s'agit de présenter, dans une perspective historique et culturelle, les processus de constructions mémorielles et identitaires ainsi que les interactions sociales entre les trois groupes « natifs » de Guyane vivant dans un espace transfrontalier le long du fleuve Maroni.
- 2 Les relations sociales entre les Créoles, les Noirs Marrons et les Amérindiens, groupes « co-fondateurs de l'histoire de la Guyane »¹ comme le rappelle Marie-José Jolivet, se sont développées au cours de l'histoire coloniale et renvoient à des bases communes bien que les expériences de chacun soient différentes face au passé. D'une position sociale dominante, ces groupes ont vu leur influence diminuer avec l'arrivée massive d'immigrants au cours des quarante dernières années, faisant de l'ensemble national guyanais, une société cherchant à redéfinir son identité nationale face aux nouveaux défis économiques, sociaux et politiques émergeant dans le contexte contemporain.

- 3 Ces changements ont largement affecté le groupe créole représentant emblématique de l'identité guyanaise jusque dans les années 1980. Marie-José Jolivet illustre les mutations survenues au sein de ce groupe en évoquant l'exemple de la population de Mana, lieu devenu cosmopolite après avoir attiré de nombreux immigrants aux origines diverses lors de la ruée vers l'or entre 1870 et 1940. Face à cet afflux démographique, le groupe créole a intégré les immigrants dont le système de référence était commun au leur. En revanche, pour ceux niant les référents issus de la période de l'esclavage, l'assimilation n'a pas fonctionné et a conduit à l'émergence de plusieurs sous-groupes composés par les nouveaux venus, étrangers aux processus d'assimilation et de créolisation. Conséquemment, cet essor démographique a amenuisé l'importance des Créoles devenus une minorité alors qu'ils représentaient environ 30 % de la population totale, et a contribué à l'élargissement de la définition de *créolité* enrichie par des apports extérieurs.
- 4 Outre les changements apportés par une démographie grandissante, leur influence s'est également affaiblie face à l'affirmation d'une identité non créole revendiquée par les Marrons et les Amérindiens. Ainsi la « question amérindienne » évoquée par Gérard Collomb montre comment les Amérindiens autrefois marginalisés se sont graduellement affirmés dans la sphère politique. Dans cet article, il expose le cas des « Kali'na » vivant sur le littoral, groupe rassemblant environ 3 000 des 7 000 Amérindiens de Guyane dont sont issus les principaux *leaders* politiques militant pour la reconnaissance de l'entité amérindienne depuis les années 1980. Ils revendiquent l'existence d'une identité non créole en tant que composante essentielle de l'identité nationale guyanaise. Leurs revendications basées sur l'autochtonie questionnent fondamentalement le concept de « guyanité » fondé sur la créolisation et sur l'appartenance à la nation française qui sont, pour eux, des fondements non reconnus.
- 5 Cette situation conduit les responsables politiques à s'interroger sur la forme d'un État-nation qui représenterait la diversité culturelle guyanaise sans porter préjudice à l'identité singulière de ses représentants. Leur réflexion est fondée sur le modèle de « communauté de destin » proposé par l'État dans les années 1990 dont les bases symboliques issues du modèle colonial, excluent l'intégration des Amérindiens qui n'ont pas la possibilité d'exprimer leurs spécificités culturelles et identitaires. Par conséquent, ils contestent implicitement ce modèle en développant des relations interculturelles pour intégrer la société nationale, notamment l'espace politique qui leur était étranger. Leur démarche leur permet d'être reconnus en tant que composante de l'identité nationale guyanaise aux niveaux local, régional et international. Ils apportent ainsi une dimension inédite au débat national en démontrant qu'il est possible de créer un espace politique national rassemblant des identités diverses à condition de reconnaître la spécificité de chacun.
- 6 Parallèlement à la question amérindienne, l'identité non créole est également revendiquée par les Marrons dont Marie-José Jolivet évoque les relations intergroupes et les mécanismes de transmission du savoir dans son analyse d'un épisode des « Premiers Temps » désignant la période coloniale. L'auteure rapporte que le récit varie en fonction des enjeux défiant le groupe concerné et est « refondé » afin de faire valoir sa position. À partir de là se pose la question de la transmission du savoir et de la culture dont les mécanismes intègrent des notions nouvelles liées aux modes de vie modernes, ou au contraire, cessent de fonctionner dans le cadre contemporain. Dans ce cas, il en résulte un arrêt de la chaîne de transmission du savoir aux jeunes générations

dont les préoccupations ne concernent plus l'acquisition des connaissances de leurs aïeux. Pour les jeunes, l'histoire du marronnage ne serait plus un élément fondateur de leur identité et leur réticence démontre que la nouvelle génération cherche de nouveaux repères fondamentaux.

- 7 Cette analyse bénéficie d'un éclairage historique présenté par Wim Hoogbergen rappelant que les étapes de la formation des groupes marrons à partir de la fin du XVIII^e siècle sont intrinsèquement liées à la colonisation et à l'esclavage. Cette histoire relatée dans le récit des Premiers Temps sert les enjeux politiques des Marrons *ndjuka* du Surinam vivant le long de la rivière Tapanahoni, dont Jean-Yves Parris expose les dynamiques de revendication politique. L'évocation systématique de ce récit démontre que le marronnage et la résistance face à l'occupant français ou hollandais sont les références historiques fondatrices de leur société. L'histoire des Premiers Temps étant primordiale pour l'ensemble des Marrons, le récit des origines est évoqué dans le cadre des échanges interculturels afin de légitimer l'identité du groupe et d'affirmer leurs positions sociales, politiques et territoriales.
- 8 Dans le cas évoqué par Francis Dupuy dans le sud-ouest de la Guyane, ce retour aux récits fondateurs est également valable dans le cadre des relations interculturelles entre deux groupes culturellement éloignés. L'auteur observe qu'au cours de deux siècles de cohabitation en territoire voisin, les Aluku d'origine africaine sont parvenus à tisser des liens privilégiés avec un groupe amérindien, les Wayana, en apprenant et en reconnaissant leur histoire. Ils utilisent cette connaissance pour faire valoir leurs revendications territoriales ou politiques grâce à un jeu de représentations jouant de la vision que chaque groupe a de son ethnie et de ses territoires.
- 9 Ainsi, chaque groupe légitime son existence en affirmant son identité fondée sur des éléments propres à leur expérience : les Créoles, sur l'esclavage et son abolition, les Marrons, sur la résistance et l'auto-libération, et les Amérindiens, sur la spécificité de leur culture, leur statut de peuple libre et leur « autochtonie ». Les différentes définitions de l'identité encouragent la différenciation de chacun plutôt que la constitution d'une identité commune et renforcent l'existence d'expériences différentes face au passé que chacun revendique comme un élément fondateur de son identité.
- 10 En conclusion, les relations interculturelles telles qu'elles sont évoquées dans cet ouvrage nourrissent la réflexion sur la formation et l'affirmation des fondements identitaires dans les sociétés multiculturelles. Les réflexions présentées dans cet ouvrage éclairent les débats politiques en Guyane qui réfléchissent à un moyen de penser la diversité en un ensemble national. Ce modèle politique au cœur du débat actuel ne serait plus le résultat d'un processus d'intégration ou de fusion mais ferait référence à l'interculturalité, laissant désormais au passé le schéma hérité de l'époque coloniale et intégrerait la coexistence des différents groupes culturels dans un même espace politique. Cependant, cet ouvrage démontre bien que les fondements historiques sont toujours des référents identitaires, culturels et politiques pour la population illustrant ainsi la complexité inhérente à l'ensemble national guyanais et les mutations que connaissent les sociétés pluriculturelles dans le contexte international actuel.

NOTES

1. Sur le sujet, voir notamment, Gérard COLLOMB, « En Guyane : “ethnologie” ou “patrimoine” ? », *Terrain*, 31, 1998, pp. 145-158 ; « Entre ethnicité et national : À propos de la Guyane », *Socio-Anthropologie*, 6, « Passages », 1999, <<http://www.socio-anthropologie.revues.org/index113.html>> ; Marie-Odile GÉRAUD, « Destination Amazonie : le modèle brésilien dans la société guyanaise », *Ethnologies comparées*, 2, 2001, <<http://www.alor.univ-montp3.fr/cerce/r2/m-o.g.htm>> ; Marie-José JOLIVET, « Entre autochtones et immigrants : diversité et logique de positions créoles guyanaises », *Études créoles*, XIII (2), 1990, pp. 11-32.